

secours des Tauriens : ses 6,000 phalangites mirent en fuite 80,000 barbares, et les armes du roi de Pont furent portées jusqu'au Dniéper. C'est ainsi que Mithridate conquiert un second empire, contigu au royaume de ses pères, et comme celui-ci, ayant pour assises principales toute une ligne de villes de commerce grecques. Cet empire du *Bosphore*, comme on l'appelait, comprenait toute la Crimée actuelle, avec les langues de terre situées en face sur la côte asiatique : il versait annuellement dans la cassette et les magasins royaux 200 talents (344,000 *thal.* = 4,477,500 fr.) et 480,000 boisseaux de blé [464,434,780 litres]. Quant aux peuples des steppes, depuis les pentes septentrionales du Caucase jusqu'aux bouches du Danube, ils entrèrent ou dans la clientèle du roi de Pont, ou dans son alliance, et lui procurèrent une foule de ressources, ou à tout le moins l'avantage d'un inépuisable champ d'enrôlement pour ses armées.

Non content de ces magnifiques succès dans le nord, Mithridate se tourne en même temps du côté de l'est et de l'ouest. Il fonde complètement dans ses états la Petite-Arménie, jusque-là dépendante, mais non partie intégrante du royaume de Pont; et chose plus avantageuse encore, il entre en union étroite avec le roi de la *Grande-Arménie*. Il donne à Tigrane sa fille *Cléopâtre* en mariage; grâce surtout à son appui, l'Arménien se dégage de la domination des Arsacides, et conquiert à son tour en Asie la situation qu'ils y avaient jadis. On croit qu'aux termes d'une convention conclue entre les deux rois, Tigrane devait s'emparer de la Syrie et de l'Asie centrale, pendant que Mithridate occuperait l'Asie-Mineure et les côtes de la mer Noire : ils s'étaient promis mutuellement secours. Nul doute que la pensée de ce traité ne fût venue de Mithridate, bien autrement actif et capable que l'autre : il lui fallait couvrir ses derrières, et se procurer un allié puissant et sûr.

La
Petite-Arménie.

Alliance
avec Tigrane.

Enfin le roi jeta ses vues sur la Paphlagonie et la Cappadoce¹. La Paphlagonie, disait-il, lui appartenait aux termes d'un testament du dernier des *Pylaménides* en faveur de son père Mithridate V Evergète. Mais il se heurta aux prétentions opposées de la lignée royale légitime et illégitime; et le pays lui-même protesta. En ce qui touche la Cappadoce, les rois de Pont ne pouvaient oublier que ce royaume et la *Cappadoce de mer* n'avaient fait qu'un autrefois, et que les idées de réunion s'y étaient maintenues vivaces. Mithridate commence par occuper la Paphlagonie de concert avec *Nicomède*, roi de Bithynie : partageant avec lui leur commune conquête, il l'a mis entièrement dans ses intérêts. Et pour couvrir en quelque sorte la violence faite à la foi publique, les deux rois installent comme régent nominal un fils de Nicomède, qui prend le nom de *Pylamène*. En Cappadoce la politique des deux alliés est plus perfide encore. Le roi *Ariarathes VI* est massacré par *Gordios*, sinon d'ordre exprès, en tous cas dans l'intérêt exclusif de Mithridate Eupator, son beau-frère : il laisse un fils du même nom que lui, qui ne peut résister aux envahissements du Bithynien qu'avec l'aide équivoque de son oncle. Mithridate, en échange, exige qu'il laisse rentrer en Cappadoce le meurtrier fugitif d'Ariarathes VI. Là-dessus, rupture et guerre : déjà les deux armées sont en présence quand l'oncle appelle son neveu à une entrevue, et tue de sa

La Paphlagonie
et la Cappadoce
conquises.

¹ On ne peut établir que par à peu près la chronologie des événements qui vont suivre. C'est vers 640 que Mithridate avait réellement commencé à régner. L'intervention de Sylla se place en 662 (Tite Liv., *épitom.* 70); et cette date concorde bien avec les trente années de durée qu'on assigne aux guerres du roi (662-691 : Plin., *hist. nat.* 7, 26, 97). Durant cet intervalle aussi se débattirent les guerres de succession de Paphlagonie et de Cappadoce; et à celles-ci déjà se rapporte, il me semble, la tentative de corruption pratiquée à Rome, au temps du premier tribunat de Saturninus (751) (p. 172 : Diodor, *fragm. de Legat.*, p. 634). Marius, qui quitta Rome en 655, et ne resta que peu de temps en Orient, trouva déjà Mithridate en Cappadoce, et négocia avec lui au sujet de ses entreprises sur l'Asie-Mineure. (Cicér., *ad Brut.* 1, 5. Plutarch. *Mar.* 31.) Donc Ariarathes VI avait déjà été tué.

114 av. J.-C.
92.

92-63.

103.
99.

main le jeune prince désarmé. Gordios, l'assassin du père, prend aussitôt le gouvernement pour le compte du roi de Pont, et malgré l'insurrection du peuple, qui réclame pour maître le dernier fils du roi défunt : mais celui-ci ne peut tenir contre les forces démesurément supérieures de Mithridate. Ce roi populaire ne tarde pas d'ailleurs à mourir ; et le roi de Pont a le champ libre devant lui, d'autant mieux que de la race royale de Cappadoce, il ne reste plus personne. Comme on avait fait en Bithynie, un faux Ariarathe est proclamé : il règne de nom : c'est toujours Gordios, le lieutenant de Mithridate, qui gouverne.

Le royaume
de Mithridate.

Le roi de Pont était alors plus puissant qu'aucun prince indigène n'avait pu l'être depuis longues années. Au nord, comme au sud de la mer Noire, et jusqu'au centre de l'Asie-Mineure, tout lui obéissait. Ses ressources pour la guerre de mer et de terre semblaient inépuisables. Il récoltait des soldats à volonté depuis les bouches du Danube jusqu'au Caucase et à la mer Caspienne : Thraces, Scythes, Sauromates, Bastarnes, *Colchidiens*, *Ibériens* (peuple de la Géorgie), se pressaient à l'envi sous ses enseignes : mais c'était surtout chez les Bastarnes, plus belliqueux, qu'il allait chercher des armées. Pour sa flotte, la satrapie de *Colchide* lui donnait le lin, le chanvre, la résine et la cire, et surtout les bois excellents apportés par les torrents du Caucase ; il louait en Phénicie ses capitaines de navire et ses pilotes. On dit qu'il était venu en Cappadoce, à la tête de 600 chars armés de faux, de 10,000 chevaux ; et de 80,000 hommes de pied : encore n'avait-il pas, pour cette guerre, mis en réquisition toutes ses troupes disponibles. En l'absence de la flotte romaine, ou d'une autre force maritime, les escadres du Pont, s'appuyant sur Sinope et les havres de Crimée, demeuraient, à l'exclusion de tous, maîtresses de la mer Noire.

Les Romains
et Mithridate.

La République avait assisté patiemment aux usurpations consommées de tous côtés par Mithridate, et à cet impo-

sant agrandissement, œuvre de vingt années, peut-être. Elle avait laissé un simple État client se transformer en une grande puissance militaire, qui mettait jusqu'à cent mille hommes sous les armes : elle vivait en étroite alliance avec ce nouveau Grand-Roi d'Orient, parvenu, un peu grâce à son aide, à la tête des États de l'Asie centrale ; confisquant tous les royaumes, toutes les principautés à l'entour de soi, sous mille prétextes faux, qui semblaient une moquerie et un outrage pour l'État protecteur toujours mal renseigné, et placé trop loin ; se fortifiant jusque sur le continent d'Europe ; assis, dans la personne de son chef, sur un trône royal, dans la presqu'île Taurique ; étendant enfin ses frontières, à titre de suzerain, jusqu'aux régions voisines de la Thrace et de la Macédoine. Non que le Sénat n'eût délibéré sur ce grave événement. Mais en acceptant les faits accomplis dans l'affaire de la succession paphlagonienne, en tolérant les usurpations de Mithridate, fondées sur le titre d'un faux testament, celles de Nicomède, avec son faux Pylémène, ce grand corps ne montrait que trop combien, sans s'y tromper d'ailleurs, il s'attachait avidement à tout prétexte plausible de non-intervention. Néanmoins les injures allaient croissant et s'aggravant. Les princes des Scythes Tauriques, chassés de la Crimée, se tournaient vers Rome et demandaient secours ; et s'il était encore quelque sénateur qui prit souci des maximes traditionnelles de la politique romaine, il devait se souvenir qu'autrefois et dans de semblables occurrences le passage du syrien Antiochus en Europe, et l'occupation militaire de la Chersonèse de Thrace, avaient été le signal de la guerre d'Asie (III, p. 345). L'occupation de la Chersonèse Taurique par le roi du Pont devait être encore moins tolérée ! Enfin la République se décida à agir quand on apprit que la réunion de la Cappadoce au Pont venait de se consommer. Nicomède de Bithynie, qui de son côté avait voulu en prendre possession sous le nom d'un autre pseudo-Ariarathe, et qui voyait son

Intervention
du Sénat.

prétendant évincé par la créature de Mithridate, Nicomède n'avait pas manqué de solliciter d'urgence l'intervention des Romains. Le Sénat exigea que Mithridate rétablît les princes scythes. La faiblesse du gouvernement avait fait tellement dévoyer la politique, qu'en ce jour, au lieu de défendre les Hellènes contre les Barbares, on se voyait conduit à soutenir les Scythes contre leurs demi-compatriotes. La Paphlagonie fut déclarée indépendante. Le faux Pylémène de Nicomède et Mithridate reçurent injonction d'avoir à vider la contrée. De même, le faux Ariarathe eut ordre de quitter la Cappadoce; et comme les représentants du pays refusaient la liberté que Rome leur offrait, il fut déclaré qu'un roi serait nommé à l'élection. Il y avait de l'énergie dans toutes ces décisions. Malheureusement, au lieu de les appuyer d'une armée, on envoya en Cappadoce Lucius Sylla, propréteur de Cilicie, avec la petite poignée d'hommes mise à sa disposition pour combattre les brigands et les pirates. Mais le souvenir de l'antique vigueur des Romains faisait plus pour eux dans l'Orient que leur triste gouvernement actuel; et Sylla, à force d'habileté et d'énergie personnelles, suppléa à ce qui faisait défaut du côté du Sénat. Mithridate se retira, se contentant de pousser en avant le Grand-Roi Tigrane d'Arménie, plus libre que lui d'agir contre les Romains. Les soldats de Tigrane entrèrent donc en Cappadoce. Aussitôt Sylla ramasse son monde, s'adjoint les contingents alliés, franchit le Taurus, et bat le régent Gordios avec ses bandes arméniennes. Il n'en faut pas davantage. Mithridate cède sur tous les points: c'est Gordios qui endosse la faute de tous les troubles de Cappadoce: quant au faux Ariarathe, il s'évanouit: enfin le choix du peuple, que les partisans du Pont s'efforcent en vain de porter sur la personne de Gordios, tombe sur un notable du pays, *Ariobarzane*¹.

¹ [Il s'agit ici d'*Ariobarzane le Philoromain* (Philoromæus) qui,

Sylla, poussant plus loin, arriva dans la région de l'Euphrate dont les eaux reflétèrent pour la première fois les enseignes romaines. Pour la première fois aussi les Romains se trouvèrent en contact avec les Parthes qui, à la suite de leurs démêlés avec Tigrane, avaient jugé à propos de se rapprocher des Occidentaux. Dans cette rencontre des deux grandes puissances de l'est et de l'ouest, on parut des deux côtés tenir à ne rien céder des prétentions réciproques à l'empire universel. Mais Sylla, plus audacieux que l'envoyé parthe, prit et garda la place d'honneur durant les conférences entre celui-ci et le roi cappadocien. Cette fière attitude lui valut plus de gloire que ses victoires en Orient: le Parthe au contraire paya son humiliation de sa tête. D'ailleurs l'entrevue n'eut pour le moment aucune suite. Les décisions prises par le Sénat à l'encontre de Mithridate furent exécutées. Il évacua la Paphlagonie: il consentit, verbalement du moins, à la restauration des chefs scythes. Le *statu-quo* d'avant la guerre sembla rétabli dans tout l'Orient (662).

Premier contact
entre les
Romains et les
Parthes.

92 av. J.-C.

Ainsi en était-il pour le dehors. Au fond des choses, on ne retrouvait guère trace de l'état ancien. A peine Sylla a-t-il quitté l'Asie, que Tigrane d'Arménie tombe de nouveau sur le roi de Cappadoce Ariobarzane, le chasse, et réinstalle à sa place le prétendant du Pont, Ariarathe. En Bithynie, où après la mort du vieux roi Nicomède II (vers 663), *Nicomède III Philopator*, son fils, avait été reconnu et par son peuple et par le Sénat, il surgit aussi un prétendant, *Socrate*, son frère, qui s'empara du trône. Manifestement, ces discordes nouvelles, en Cappadoce comme en Bithynie, avaient Mithridate pour auteur médiateur et intéressé, bien qu'il parût officiellement s'abstenir. Chacun le savait, Tigrane se mouvait sous sa main: de plus, derrière Socrate, chez les Bithyniens, marchaient

91.

détrôné plusieurs fois, revint toujours, appuyé par les armes romaines.]

des soldats du Pont, et c'étaient les assassins gagés de Mithridate qui menaçaient la vie du roi légitime. En Paphlagonie, les princes indigènes avaient pu se maintenir : mais Mithridate n'en était pas moins maître de toute la côte jusqu'à la frontière bithynienne, soit qu'à l'occasion de l'appui prêté à Socrate il l'eût réoccupée, soit même qu'il ne l'eût point évacuée. Quant à la Crimée et aux pays voisins, il n'avait jamais pensé sérieusement à retirer ses soldats : bien plus, il marcha en avant dans la voie des conquêtes.

Aquillius
en Asie.

La République, dont le secours était imploré par Nicomède et Ariobarzane, envoya en Asie, pour y appuyer le préteur *Lucius Cassius*, le consulaire *Manius Aquillius* : cet officier avait fait ses preuves dans les guerres cimbrique et de Sicile. Aquillius d'ailleurs n'avait point de commandement militaire, point de troupes : il venait en diplomate : mais en même temps les clients d'Asie et Mithridate recevaient l'ordre de l'assister à main armée. Il arriva alors ce qui s'était passé il y a deux ans. L'officier romain prit avec lui, pour mener à fin sa mission, le petit corps du préteur de la province d'Asie, et les contingents des Phrygiens et des Galates : Nicomède et Ariobarzane purent remonter sur leur trône chancelant. Quant à Mithridate, il s'était, sous divers prétextes, soustrait aux réquisitions de soldats à fournir : mais il s'était en même temps gardé de résister ouvertement, et même il avait fait mettre à mort Socrate, le prétendant bithynien (664).

90 av. J. C.

La situation.
Elle n'est
ni la paix ni la
guerre.

De tout cela ressortait une confusion étrange. Mithridate se savait parfaitement incapable de lutter contre Rome sur les champs de bataille; aussi eût-il beaucoup mieux aimé n'en point venir à la rupture et à la guerre déclarée. Sans ce parti pris, il faut avouer que jamais l'occasion n'eût paru meilleure d'en venir aux mains. Au moment où Aquillius entra en Bithynie et en Cappadoce, l'insurrection italienne était à son point culminant; il y avait là de quoi donner du cœur au plus pusillanime ennemi.

Mithridate n'en laissa pas moins l'année 664 s'écouler tout entière sans tirer parti de l'heure favorable. Il ne laissait pas pourtant que de pousser activement et avec persistance ses projets sur l'Asie-Mineure. Cette étrange politique de paix et de conquête tout ensemble ne pouvait durer. Elle fait voir que le roi de Pont n'appartenait pas aux hommes d'État de la grande école, et qu'il ne savait ni préparer la bataille comme Philippe de Macédoine, ni se résigner comme Attale; mais qu'en véritable sultan qu'il était, il oscillait perpétuellement entre les convoitises ambitieuses, et le sentiment de son infériorité relative. Je me rends compte pourtant de sa conduite au début de ses démêlés avec Rome. Une expérience de vingt années lui avait appris la politique actuelle de la République. Il n'ignorait pas que le Sénat romain n'avait en aucune façon la manie des armes, et que même il la redoutait plus que lui, Mithridate, ayant fait l'expérience des dangers que tout généralat faisait courir au gouvernement dans la capitale, et les souvenirs de la guerre cimbrique et de Marius étant encore tout récents. Le roi sut agir en conséquence. Il ne craignit pas de s'engager dans une voie où il se fût cent fois heurté contre une déclaration de guerre s'il avait eu devant lui un gouvernement énergique, non asservi à l'égoïsme. En même temps il évitait soigneusement toute cause d'hostilité ouverte, et qui aurait obligé le Sénat à prendre malgré lui les armes. Dès que les choses tournaient au sérieux, il reculait, devant Aquillius comme devant Sylla : évidemment, il espérait n'avoir pas toujours en face de lui des capitaines vigoureux et fiers; il espérait comme Jugurtha rencontrer aussi des Scarus et des Albinus. Espoir qui n'avait rien d'insensé, je l'avoue! Et pourtant l'exemple de Jugurtha ne pouvait-il pas aussi lui faire voir combien il était peu sûr de ne compter qu'avec la corruption du général et de l'armée de Rome. De là à vaincre le peuple romain, il y avait loin encore!

90 av. J.-C.

Ainsi restait-on, entre la paix et la guerre; et il y avait

Aquillius
rend la guerre
nécessaire.

Nicomède.

apparence que la situation se prolongerait. Mais Aquillius voulut en finir; et la République persistant à ne pas pousser Mithridate à une déclaration ouverte d'hostilités, il eut recours au roi Nicomède. Celui-ci, placé dans la main du général de Rome, et son débiteur tant pour les frais de la guerre précédente que pour les sommes qu'il lui avait garanties, ne put résister à ses incitations, et commença l'attaque contre le Pont. Ses vaisseaux barrèrent le Bosphore aux vaisseaux du roi : ses troupes s'avancèrent au-delà de la frontière, et mirent à sac la région d'*Amastris*¹. Mithridate se tint coi, inébranlable dans son calme : au lieu de rejeter les Bithyniens chez eux, il porta plainte devant les ambassadeurs de Rome, leur demandant ou leur médiation, ou la permission de se défendre lui-même. Aquillius décida que, quoi qu'il arrivât, il fallait garder la paix avec Nicomède. La réponse était trop claire. Rome avait déjà tenu la même politique envers Carthage. Elle livrait la victime à sa meute obéissante, et elle lui interdisait de se défendre. Mithridate, comme Carthage, comprit qu'il était perdu : mais au lieu de se rendre à merci, comme les Phéniciens dans leur désespoir, le roi de Sinope fit tout le contraire : il rassembla ses troupes et sa flotte. « Dût-on périr, » s'écria-t-il, « il faut lutter contre les brigands! » Aussitôt il ordonne à Ariobarzane, son fils, d'entrer en Cappadoce; en même temps qu'il envoie au Romain ses fondés de pouvoirs pour lui remontrer dans quelle extrémité il se trouve, et solliciter une dernière explication. Elle fut telle qu'il s'y devait attendre. Ni le Sénat, ni le roi de Pont, ni celui de Bithynie n'avaient voulu la rupture : mais Aquillius la voulait, et la guerre éclata (fin de 665).

89 av. J.-C.

Mithridate
arme.

Mithridate, contraint à la lutte, retrouva toute son énergie et fit ses préparatifs politiques et militaires. Il

¹ [*Amastris*, ou *Sesamus* : aujourd'hui *Amasserah*, sur la côte nord de l'*Anatolie*, à l'est du *Bartin*.]

renforça d'abord son alliance avec le roi d'Arménie : en obtint la promesse d'une armée de secours qui, s'avancant en Asie-Mineure, y occuperait le pays pour le compte du Pont. Tigrane devait avoir le butin pour sa part. Le roi parthe, que Sylla avait froissé par ses manières hautaines, resta à l'écart, ni hostile aux Romains, ni leur allié. Mithridate s'efforçait de jouer au regard des Grecs le rôle d'un Philippe ou d'un Persée : il se fit le bouclier de l'hellénisme contre l'étranger. Ses ambassades abordaient en Égypte, s'adressaient aux derniers débris vivants de la libre Hellade, s'abouchaient avec la ligue des cités crétoises, implorant tous ceux pour qui Rome avait forgé des fers, leur demandant de se soulever à la dernière heure pour le salut de la nationalité grecque. Il réussit auprès des Crétois, qui prirent en grand nombre du service dans ses armées. Il comptait sur la révolte successive des plus petits États clients, des Numides, de la Syrie, des républiques grecques; sur celle des provinces, et surtout sur le soulèvement de l'Asie-Mineure tant opprimée. En même temps on travaillait la Thrace, et l'on agitait jusqu'à la Macédoine. La piraterie, active et florissante déjà, se voit traitée en alliée; elle est partout la bienvenue : partout on lui ouvre la voie, et les escadres des corsaires, se disant à la solde du Pont, se montrent rapidement et portent la terreur au loin dans les eaux de la Méditerranée. A cette même heure, l'Asie s'émouvait et se réjouissait à la nouvelle des troubles intérieurs de la République : elle s'enquérissait frémissante des combats de l'insurrection italienne, vaincue déjà il est vrai, mais debout et luttant pour longtemps encore. Que si elle ne tenta pas d'entrer en rapports directs avec les mécontents et les révoltés, elle n'en reçut pas moins le secours d'une *légion étrangère*, armée, organisée à la romaine, ayant pour noyau des transfuges de Rome et d'Italie. Depuis les guerres persiques, on n'avait point vu en Orient un tel déploiement de forces! Mithridate, dit-on, sans compter l'armée auxiliaire des

Arméniens, entrait en campagne à la tête de deux cent cinquante mille hommes de pied, et de quarante mille chevaux. Il mettait en mer trois cents vaisseaux pontés et cent embarcations ouvertes : tous chiffres qui n'ont rien d'exagéré, si l'on songe à sa puissance et aux tribus innombrables des steppes qui lui obéissaient ! Les chefs de ses armées, les deux frères Néoptolème et Archélaos, entre autres, étaient des Grecs, hommes de guerre prudents et éprouvés ; et parmi ses soldats il ne manquait point de combattants braves, ne craignant pas la mort. Dans ses bandes, les armures rehaussées d'or et d'argent, les riches vêtements des Scythes et des Mèdes, se mêlaient et contrastaient joyeusement avec l'airain et le fer des cavaliers hellènes. Sans doute il n'y avait ni unité savante ni organisation militaire qui rattachassent ensemble ces masses mouvantes aux mille couleurs : sans doute ce n'était là encore qu'une monstrueuse machine de guerre asiatique, incapable de résister jamais au choc d'une troupe mieux disciplinée ! Bien des fois déjà, et il y avait à peine un siècle, on en avait fait l'épreuve dans les champs de Magnésie ! Les Romains n'en voyaient pas moins tout l'Orient se lever en armes devant eux, alors qu'au même moment il s'en fallait qu'ils eussent dans l'ouest des perspectives plus rassurantes. De quelque nécessité qu'il fût pour Rome de déclarer la guerre à Mithridate, le moment, certes, ne pouvait tomber plus mal. Aussi paraît-il vraisemblable que Manius Aquillius, en provoquant la rupture entre la République et le roi, n'obéissait qu'aux calculs égoïstes de son intérêt personnel. Rome n'avait alors en Asie que le petit corps d'armée de Lucius Cassius, avec les milices locales. Empêchée qu'elle était par la crise militaire et financière qui s'était déclarée au lendemain de l'insurrection italienne, elle ne pouvait, à tout le mieux, faire débarquer une armée de légionnaires en Asie avant l'été de 666. Jusque-là, quels dangers ne couraient pas ses agents ! On espéra pourtant que la Province serait suffisamment

Faiblesse
des mesures
prises à Rome.

88 av. J.-C.

couverte, et saurait se défendre. L'armée bithynienne, avec Nicomède, gardait ses positions de l'année précédente en Paphlagonie, entre Amastris et Sinope : elle avait sur ses derrières, en Bithynie, en Galatie, en Cappadoce, les divisions de Lucius Cassius, de Manius Aquillius et de Quintus Oppius, la flotte romano-bithynienne fermant pendant ce temps le Bosphore.

Mithridate prit l'offensive dès les premiers jours du printemps (666). Son avant-garde, cavalerie et troupes légères, rencontra tout d'abord les Bithyniens sur l'*Amnias* [*Gök-Irmak*], affluent de l'*Halys* [*Kisil-Irmak*], non loin de *Tesch-Kæpri*, et malgré la supériorité du nombre culbuta l'ennemi au premier choc. L'armée se débanda, abandonnant son camp et la caisse militaire au vainqueur. Ce début si brillant était dû principalement à Néoptolème et Archélaos. Les milices asiatiques, moins solides encore, postées par Nicomède en arrière, se tinrent pour battues avant même d'en venir aux mains ; à l'approche des généraux de Mithridate, elles se dispersaient. Puis vint le tour d'une division romaine, qui essuya une défaite en Cappadoce. Cassius essaya de se maintenir en Phrygie avec les soldats du pays ; il lui fallut quitter la place sans oser combattre, et jeter seulement quelques hommes sûrs dans les villes du *Haut Méandre*, comme *Apamée*¹. Pendant ce temps, Oppius évacuait de même la Pamphylie, et s'enfermait dans *Laodicée* de Phrygie [*Eski-Hissar*]. Enfin Aquillius, reculant à son tour, était atteint sur le *Sangare* [*Skagarija*], en Bithynie, et si complètement battu qu'il perdit son camp et allait se réfugier dans la Province, à Pergame. La Province, envahie elle-même, est bientôt conquise ; Pergame tombe. Le Bosphore est occupé, et le roi s'empare des navires qu'il y trouve. Mithridate, après chaque victoire, avait mis en liberté tous les prisonniers faits sur

88 av. J.-C.

Mithridate
occupe
l'Asie-Mineure.

¹ [*Apamea Cibotos* : ruines à *Dénéir*.]

les milices d'Asie, et ne négligeait rien pour accroître les sympathies nationales déjà inclinées vers lui. Maître du pays jusqu'au Méandre, à l'exception d'un très-petit nombre de places, il apprenait à cette même heure qu'une nouvelle révolution avait éclaté dans Rome; que le consul Sylla, désigné pour marcher contre lui, au lieu de s'embarquer, se retournait contre la capitale; et que les généraux de la République, occupés à de sanglants combats, se disputaient le commandement de l'expédition d'Asie. Rome semblait se précipiter d'elle-même dans l'abîme: quoi d'étonnant si les partisans en faible nombre qu'elle comptait encore dans l'Asie-Mineure y étaient comme noyés sous les masses populaires qui se jetaient dans les bras de Mithridate? Hellènes et indigènes, tous l'acclamaient comme leur libérateur; et retrouvant en lui le divin vainqueur des Indes, ils le saluaient du nom de « *nouveau Dyonisos!* » Les villes, les îles, envoyaient sur son passage des ambassades au « Dieu sauveur », l'invitant à les visiter; et les populations en habits de fête couraient le recevoir hors des portes. Dans quelques cités, on alla jusqu'à lui livrer garottés les officiers romains qui s'y étaient attardés. Laodicée lui remit Quintus Oppius, et Mytilène de Lesbos le consulaire Aquillius¹. Qui ne sait la fureur du Barbare, quand le sort des armes le rend maître de celui qui l'a fait trembler? Elle se déchargea cruellement sur le malheureux promoteur des hostilités. Tantôt enchaîné debout aux flancs d'un Bastarne à la monture rapide, tantôt attaché sur un âne, et contraint de proclamer tout haut son propre nom, le vieux Romain est traîné dans toute l'Asie-Mineure; et quand enfin, après ce triste spectacle, il arrive à Pergame où trône alors Mithridate, le roi, pour punir son avarice, seule cause de

Manifestations
anti-romaines.

¹ Vingt-cinq ans après, les auteurs du crime commis sur la personne d'Aquillius expièrent leur trahison: ils furent remis aux Romains, après la mort de Mithridate, par son fils *Pharnace*.

la guerre, ordonne qu'on lui verse de l'or fondu dans la gorge. Il meurt dans les tourments. Mais ce n'était point assez de l'ironie sauvage d'un tel supplice, qui seul déjà devrait faire rayer le nom de Mithridate de la liste des grands et nobles caractères. Il envoie d'Ephèse à tous ses satrapes et à toutes les cités l'ordre de tuer, le même jour, à la même heure, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les Italiens, libres ou non libres, qui résident dans le pays: toute assistance donnée à ces malheureux sera impitoyablement punie: leurs cadavres seront jetés en pâture aux vautours; et de leurs biens confisqués, moitié appartiendra aux meurtriers, moitié reviendra au roi. Partout, hormis dans quelques rares districts, dans l'île de Cos, par exemple, l'ordre épouvantable s'exécuta ponctuellement: le même jour, quatre-vingt mille, d'autres disent cent cinquante mille malheureux, hommes, femmes et enfants, tous désarmés, sinon tous innocents, furent massacrés de sang-froid en Asie-Mineure: œuvre d'horrible carnage, où se donnaient carrière non pas seulement la soif, relativement pardonnable, de la vengeance, mais aussi et surtout la mauvaise foi des débiteurs, qui saisissaient cette occasion de supprimer leurs créanciers, ainsi que la servilité ignoble des Asiatiques, toujours prêts à faire office de bourreau sur un signe de leur sultan! Cruauté politiquement insensée d'ailleurs, et sans but: Mithridate avait-il donc besoin du sang pour enrichir ses finances? Et la conscience de l'immense crime pouvait-elle transformer l'habitant de l'Asie-Mineure en guerrier? Cruauté allant droit contre le but, à mieux dire: car elle poussait le Sénat à faire énergiquement la guerre, s'il était encore capable d'énergie: car elle frappait à la fois et les Romains, et les Italiens non romains, alliés naturels de Mithridate! Non, la sentence de mort lancée d'Ephèse n'était rien autre qu'un acte d'aveugle et bestiale vengeance! Et s'il s'y est attaché je ne sais quelle fausse apparence de sauvage grandeur, il n'y faut voir que l'illusion créée par

Ordres
de massacre
envoyés
d'Ephèse.

les colossales perspectives de cette manifestation de l'absolue puissance d'un sultan d'Orient.

Organisation
du pays conquis.

Quoi qu'il en soit, Mithridate était gonflé d'une joie superbe : il avait commencé la guerre par désespoir : mais ses victoires faciles et inattendues, mais le départ tant retardé du redoutable Sylla, laissaient sa pensée s'ouvrir aux plus vastes ambitions. Établi comme à demeure dans l'Asie citérieure, il avait fait de Pergame, résidence habituelle du magistrat romain, sa capitale nouvelle; et laissant à son fils du même nom le gouvernement de son ancien royaume de Sinope, il organisait en autant de satrapies pontiques la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie. Les grands du royaume et ses favoris se voyaient enrichis, ou pourvus de grands fiefs; et à toutes les villes il était fait remise et de l'arriéré de l'impôt, et de l'impôt à venir pendant cinq années : mesure financière aussi maladroite que le meurtre des résidents romains, si par là le roi croyait s'assurer de la fidélité des Asiatiques. Il est vrai de dire que son trésor regorgeait des sommes énormes provenant des dépouilles des Italiens et des confiscations : dans la seule île de Cos, il avait enlevé 800 talents (1,250,000 *thal.* = 4,677,500 fr.), laissés en dépôt par les Juifs. Tout le nord de la péninsule asiatique, et la plupart des îles voisines étaient en sa puissance : sauf les petits dynastes de Paphlagonie, il n'était presque plus de chef qui tint encore pour Rome : ses flottes commandaient dans tous les parages de la mer Égée. Au sud-ouest seulement, les ligues des cités cariennes et lyciennes, et la ville de Rhodes lui refusaient hommage. En Carie, il réduit *Stratonicee* par les armes : mais Magnésie sur le Méandre soutient vaillamment un long et rude siège, où le meilleur des généraux royaux, Archélaos, se fait battre et reçoit une blessure. Rhodes, où les Romains fugitifs se sont retirés avec Lucius Cassius, leur préteur, Rhodes, à son tour, est attaquée par mer et par terre. Il semble qu'elle va succomber devant les énormes

forces envoyées contre elles. Mais les marins de Mithridate, si bravement qu'ils fassent leur devoir sous les yeux de leur roi, ne sont que de maladroits novices. Les escadres rhodiennes battent les flottes pontiques quatre fois plus nombreuses, et rentrent au port avec les navires qu'elles ont capturés. Du côté de terre, le siège ne marche pas mieux; et après avoir vu détruire une partie de ses travaux, Mithridate abandonne l'entreprise. Cette île si importante, et la portion du continent qui lui fait face, restent aux Romains.

Mais, profitant des conséquences funestes de la révolution Sulpicienne et des désordres intérieurs survenus si mal à propos dans la République, Mithridate, non content de la conquête de presque toute la province d'Asie, devait en même temps diriger ses attaques contre l'Europe. Depuis l'an 662, les Barbares voisins de la frontière macédonienne avaient renouvelé leurs incursions, au nord et à l'est, avec une persistance et une violence incroyables. En 664 et 665, les Thraces dévastèrent la Macédoine et tout l'Épire, et pillèrent le temple de Dodone. Chose plus étrange, à ces incursions se joignait une tentative de restauration macédonienne, au profit d'un prétendant du nom d'*Euphènes*. Assurément le roi de Pont, en communication avec les Thraces par la Crimée, n'était point étranger à leurs mouvements. Le préteur *Gaius Sentius* résista comme il put, avec le secours d'autres Thraces, les *Denthélètes* : mais bientôt accoururent d'autres ennemis, auxquels il ne pouvait tenir tête. Emporté par ses succès, Mithridate, comme jadis Antiochus, avait conçu l'audacieux projet de faire de l'empire de l'Asie et de la Grèce l'enjeu de toute cette guerre : il dirigeait en conséquence sur le continent d'Europe ses meilleures troupes de terre et de mer. Son fils *Ariarathe*, traversant la Thrace, pénétra en Macédoine, bouleversa tout le pays sur sa route, et le divisa en satrapies asiatiques. Abdère, Philippe deviennent les principales citadelles de l'empire pontique d'Europe. La

Invasion
en Europe.

92 av. J.-C.

Razzias
des Thraces.

90. 89.

Les Pontiques
occupent la
Thrace et la
Macédoine.